

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 20 NOVEMBRE 1846.

No 83

## MANIÈRE DONT SE CONSTRUISAIT UNE ÉGLISE AU MOYEN ÂGE.

Les travaux de M. Daniélo sur l'Orient ne lui font point négliger le moyen âge ; il le regarde, avec raison, comme le complément, le contrôle de ses études sur l'antiquité.

Dans son *Histoire et Tableau de l'univers*, il a résumé tous les grands travaux des savans d'Angleterre, de France et d'Allemagne sur l'Orient, dont on s'occupe tant aujourd'hui. Il s'est mis ensuite à la recherche des saintes légendes du moyen âge. Il en a déjà publié quelques-unes, telles que la *Pénitence d'Adam*, dans les premiers numéros de l'*Union Catholique* ; *Sainte Marthe* ou la *Tarasque de Tarascon*, dans la *Quotidienne*, et *Madame Isabelle*, sœur de Saint-Louis, fondatrice de l'abbaye de Long-Champ, en un volume grand in-18.

Bien que revenu aux études orientales, et s'occupant de la traduction des *Recherches asiatiques*, recueil si fameux chez les orientalistes et même chez toutes les personnes instruites, M. Daniélo n'oublie pas ses légendes. Plus il les étudie, plus il y trouve d'intérêt.

Sentant l'importance des *Recherches asiatiques* des Anglais qui, avec les travaux de nos missionnaires, révèle l'Orient à l'Europe, Napoléon voulut les faire traduire dès 1805. Grâce à ses secours, une société se forma et les deux premiers volumes furent traduits. L'empire venant à tomber, la traduction resta là. C'est elle que M. Daniélo ose reprendre seul. Comprehant l'idée impériale et voulant favoriser un écrivain qui ne le fut jamais, M. de Salvandy porte aussi, assure-t-on, un vif intérêt à cette entreprise et se propose d'encourager le nouveau traducteur.

Depuis longtemps les *Recherches asiatiques* étaient familières à M. Daniélo ; après les avoir lues et relues, il en avait déjà traduit plusieurs passages pour son *Histoire et Tableau de l'univers*. Il en a même traduit des mémoires entiers, et l'on sait que dans les *Recherches asiatiques* les mémoires sont énormes. Il en publie un en ce moment qui en est une preuve. Mais il s'en faut qu'il soit trop long : plein de faits neufs, il roule sur l'un des points les plus importants et les moins connus de l'histoire du christianisme en Orient.

C'est un ouvrage plutôt qu'un mémoire, et il sort de la main de l'un des principaux rédacteurs des *Recherches asiatiques*, du colonel Wilford, collaborateur de l'illustre William Jones et du docteur Collebroke, l'oracle des indianistes. Il a pour titre : *Essai sur l'origine et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde*. L'*Ami de la Religion* en a déjà rendu compte ; c'est un traité qui restera dans la science et qui devra être consulté désormais sur ce point.

Ainsi tout nous fait voir que la traduction des *Recherches asiatiques* est déjà fort avancée et que les premiers volumes ne tarderont pas à paraître.

Nous croyons pouvoir dire aussi que la *Légende de saint Bénézet*, constructeur du premier pont d'Avignon, n'est pas loin de voir le jour. Elle pourra former un petit volume, par l'adjonction d'un essai historique sur les *Frères Pontifes* ou *faiseurs de ponts*, ordre religieux fondé par saint Bénézet, pour continuer son œuvre et s'en aller jetant, pour la commodité du peuple et des voyageurs, des ponts sur tous les fleuves qui n'en avaient pas.

Ces Frères pontifes sont oubliés aujourd'hui ; mais ils ont fait de belles choses, ils ont été riches et célèbres au moyen âge.

Un tel sujet a nécessairement conduit M. Daniélo à étudier les sociétés d'ouvriers de cette époque où tout porte à croire que le compagnonnage a pris naissance, et à rechercher la manière dont ces frères, dont ces compagnons travaillaient, et surtout celle dont se construisaient ces merveilleuses églises qui font encore aujourd'hui l'admiration de ceux-là même qui n'ont plus la foi.

Voilà comme en recueillant nos saintes légendes, M. Daniélo trouve des documens curieux sur nos monumens.

S'il est des études qui doivent être encouragées par les journaux religieux, ce sont celles-ci. Les saintes légendes sont leurs feuilletons naturels, puisqu'ils ont pour but d'instruire et de plaire en édifiant.

C'est donc avec plaisir que nous empruntons aux recherches de M. Daniélo le récit détaillé de la manière dont fut construite l'église de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives en Normandie. Rien n'est plus curieux : ce n'est point une légende suspecte, c'est un récit exact, contemporain, fait sur les lieux par le principal témoin oculaire, par le témoin le plus intéressé à la chose et

le plus au courant de ce qui se passait, par l'abbé même de la communauté. Laissons parler M. Daniélo.

On se préoccupe fort aujourd'hui de la manière dont furent bâties ces grandes églises gothiques que nous a léguées le moyen âge, et dont il ne nous a pas toujours dit l'origine. Dans le récit curieux que nous allons rapporter, on pourra prendre une idée de la manière dont s'élevaient ces beaux édifices. C'étaient des monumens véritablement nationaux et populaires, où le zèle et même l'enthousiasme avec lesquels les populations entières s'empresaient de concourir à leur érection ; rien n'était plus propre à les agiter, à les mettre en mouvement, qu'un événement de ce genre. Une abbaye menaçait-elle ruine, y avait-il une église à réparer, nul ne restait indifférent ; chacun accourait et disait à Dieu : Me voici ; parlez, votre serviteur écoute. Le pauvre qui n'a que son corps et ses bras, mettait son corps et ses bras au service de l'œuvre ; les riches y mettaient leurs richesses, quelquefois leurs richesses et leurs bras.

De secrète, humble, ignorée qu'était la vie du peuple, elle devenait alors éclatante et publique comme celle des seigneurs et des rois. C'est là l'instant qu'il faut prendre pour saisir au vif l'esprit de ces tems, et pour avoir un tableau naturel et vrai des mœurs de tous les ordres de la société.

Nous connaissons bien peu de documens qui puissent nous donner un aperçu plus original et plus piquant du milieu du XVIe siècle que le récit, laissé par Haymon, des miracles et du concours immense qui se firent en 1140 à l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives, en Normandie, à propos de la reconstruction de son église.

L'auteur de cette relation était alors abbé de ce monastère, de sorte que le récit de ces miracles, anciens comme eux, en double l'intérêt : c'est la peinture naïve de la naïveté des mœurs contemporaines. Cette pieuse histoire, remplie de miracles, et composée par un témoin oculaire qui ne rapporte qu'une partie de ce qu'il a vu, remonte à plus de sept cents ans. Elle est donc d'un vif intérêt pour les savans et pour les curieux. Comme ce fut, selon l'auteur, par l'intercession de la sainte Vierge que se firent ces miracles pour la restauration de son église de Saint-Pierre-sur-Dives, il a cru que pour l'instruction de ceux qui le liraient, il était à propos de dire quelque chose de sa fondation qui tient aussi quelque peu du miracle. La plupart des autres qui en ont parlé la rapportent environ à l'an 1040, au tems du roi Henri Ier, roi de France, et de Guillaume Ier, duc de Normandie, depuis appelé le *Conquérant*.

### FONDATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-SUR-DIVES.

Guillaume, comte d'Eu, ayant entrepris de bâtir pour ses divertissemens une maison de plaisance à Saint-Pierre-sur-Dives, qui était de son domaine, une certaine femme du village de Vanx allant en pèlerinage à Courcy, où la dévotion envers saint Fericole attirait les peuples circonvoisins, considéra en passant l'entreprise du comte, et, inspiré de Dieu, s'y arrêta pour faire sa prière ; de sorte qu'ayant laissé son offrande sur une des pierres qu'on destinait au bâtiment, et l'ayant dévotement baisée, elle s'en retourna sans passer plus avant. Les ouvriers surpris de cette conduite, lui en ayant demandé la raison, elle leur dit :

« Vous vous imaginez ne bâtir que pour un prince de la terre ; mais sachez que sans y penser vous travaillez pour une princesse bien plus puissante, puisque c'est pour la mère de Dieu. Vous lui bâtissez un temple. »

Dans ce même tems, un bon prêtre, nommé Gislemanus, desservait l'église de Saint-Pierre ; cet homme, pénétré de ce même esprit qui anima autrefois les prophètes, prêchait un jour au peuple, et lui dit la même chose ; il entra même en certains détails à ce sujet, et assura qu'un jour il verrait, dans ce même lieu, un monastère de saintes religieuses, et quelque tems après une communauté de bons religieux qui serviraient Dieu avec tant d'édification, que ce lieu, d'inconnu qu'il était alors, deviendrait l'un des plus célèbres de la province.

L'effet fit voir la vérité de ces prophéties : car, peu de tems après, le comte Guillaume était mort, la comtesse Lesceline, sa femme, changea ce château en un monastère, qu'elle dota richement.

La comtesse, ne voulant pas laisser son premier ouvrage imparfait, mit à la place des religieuses Bénédictines qui n'avaient pu s'y faire, des religieux du même ordre, qu'elle obtint d'Issembert, alors abbé de la Sainte-Trinité de Rouen. Ces religieux furent placés sous la conduite du vénérable Aynard, que plusieurs autres ont qualifié de bienheureux. Il en fut institué le pre-

Mgr. de Montréal est arrivé au Havre le 31 Octobre (v. p.)

mier abbé en 1046, sous l'autorité et avec l'agrément de Guillaume-le-Conquérant, alors duc de Normandie, et depuis roi d'Angleterre.

Ce fut sous cet abbé que le monastère prit un notable accroissement, et que l'église fut bâtie.

En 1067, Maurille, archevêque de Rouen, s'était, afin de rendre la fête plus solennelle, fait accompagner de tous ses suffragans pour aller consacrer cette église.

Depuis ce tems, le vénérable Aynard conduisit toujours sa communauté au service de Dieu avec tant de succès et d'édification, qu'Oderic Vital l'égalant à Gerbert, abbé de Fontenelle, et à Durand, abbé de Trophars, dit que ces trois grands hommes furent comme trois astres brillant dans le ciel de l'Église, qui répandirent partout les lumières de leur science et de leur piété.

Enfin ce bon pasteur, après avoir si dignement gouverné son troupeau l'espace de trente ans, s'en alla recevoir la récompense de la main du Pasteur des pasteurs.

Le bon état où ce pieux abbé laissa son monastère dura encore sous la conduite de Foulques son successeur, qui, parmi divers succès et diverses persécutions, ne laissa pas de conserver l'observance régulière dans son état depuis l'an 1078, où il fut élu, jusqu'à 1112 où le loup étant entré dans la bergerie de Jésus-Christ fit prendre la fuite aux brebis pour éviter sa cruauté.

Ce fut, dit Oderic Vital, un certain Robert, religieux de Saint-Denis en France, qui se fit installer dans la chaire de cette abbaye, à beaux deniers comptant, par Robert, duc de Normandie, qui fut dépoillé de ses Etats par Henri son frère, et mourut misérablement en prison après avoir eu les yeux crevés.

Ce malheureux Robert de Saint-Denis, soutenu par Robert de Normandie, s'étant donc emparé violemment de l'abbaye de Saint-Pierre, contraignit, par la tyrannie, tous les religieux de s'enfuir en divers monastères. Ayant vendu tout ce qu'il trouva de précieux dans le trésor de l'église et dans la sacristie, il se servit de l'argent qu'il en fit pour faire subsister une troupe de brigands auxquels il donna retraite dans le temple de Dieu. Il fit tant par sa perfidie, qu'il finit par causer la ruine totale tant du monastère que du bourg de Saint-Pierre; car dans la guerre que Henri 1er. fit à son frère Robert, le traître abbé, sous le prétexte de livrer à Henri le bourg et le monastère dont il avait fait une forteresse, entreprit de le livrer lui-même entre les mains de son frère Robert.

Mais il prit si mal ses mesures que Henri, s'étant aperçu de cette trahison, prenant le bourg d'assaut, se rendit maître du monastère et de tous ceux qu'il y trouva. Emporté par la colère, il fit mettre le feu partout, sans respecter même les lieux saints, que du reste l'abbé intrus avait déjà profanés en faisant de l'église une écurie et du sanctuaire une caverne de voleurs.

Ce fut pour lors qu'il se vit à la veille de recevoir la juste punition de tant de crimes: car ayant été pris par les gens de Henri, et jeté en travers comme un sac sur un méchant cheval, il fut amené en cet état devant le prince. Celui-ci le voyant revêtu de l'habit religieux dont il était indigne, ne laissa pas de lui porter tant de respect, qu'au lieu de le faire punir comme il le méritait, il se contenta de le chasser de ses terres, après lui avoir reproché en termes tout de feu la honte de sa perfidie.

Mais cet apostat ne le porta pas loin, car s'étant encore intrus au prieuré d'Argenteuil, dépendant de Saint-Denis où il ne put ou n'osa rentrer, il fut malheureusement assommé sans avoir eu le tems de faire pénitence de ses crimes, par un paysan, qui ne put souffrir ses extorsions violentes.

Dieu cependant ne permit pas que cette désolation de l'abbaye de Saint-Pierre durât longtems: le même Henri qui, dans sa vengeance, l'avait dévastée, voyant un monastère auparavant si célèbre réduit à un si pitoyable état par la fureur de ses armes, fut touché de compassion et de repentir, et fit vœu de le rétablir avec plus de magnificence.

En effet, aussitôt qu'il fut paisible possesseur de ses Etats, il jeta à Saint-Pierre les fondemens d'un nouveau monastère, et particulièrement d'une église qui peut passer pour une des plus belles de la province. N'ayant pu accomplir entièrement ses bons desseins, la dévotion de ses peuples y suppléa: poussés d'une sainte émulation ils firent, pour achever l'église commencée par Henri, ce que le zèle pour l'honneur de la Mère de Dieu avait inspiré au peuple de la France pour la restauration de l'illustre église de Notre-Dame de Chartres. Comme le respect que ceux-ci avaient pour cette grande reine ne leur permettait pas de souffrir que l'on se servit de bêtes pour apporter les matériaux destinés à cette magnifique basilique, ceux qui travaillèrent à la restauration de l'église de Saint-Pierre n'eurent point de honte non plus de traîner eux-mêmes à grandes troupes ceux dont on avait besoin; c'est ce que décrit fort pathétiquement Haymon, alors abbé de ce monastère, dans une curieuse relation que nous allons donner ici.

Le bon abbé raconte des choses bien merveilleuses, mais il le fait d'un style si naïf, si sincère, que l'on se sent porté à y ajouter foi.

Il y a de l'apparence que ce fut environ l'an 1140 que l'église de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives fut réparée, et que se firent les miracles dont Haymon dit qu'il fut témoin oculaire. C'est à une communauté d'Angleterre dépendante de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives, que l'abbé Haymon semble adresser cette relation, ainsi qu'on va le voir par son début.

#### RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-SUR-DIVES.

« Frère Haymon, humble serviteur de ceux qui ont l'honneur de servir la bienheureuse Mère de Dieu dans le monastère de Saint-Pierre-sur-Dives, souhaite à ses très-chers Frères et compagnons dans le service de Jésus-Christ

qui sont à Toresby, le salut promis à ceux qui aiment Dieu.

« Réjouissez-vous avec nous, mes Frères, je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous en Notre-Seigneur, qui, comme un soleil vivant, nous a visités d'en-haut, non par la considération de nos mérites, mais par l'abondance d'une grâce toute volontaire: Il a répandu sur nous les entrailles de sa miséricorde, et sa colère n'a pas arrêté le cours de sa clémence et de sa bonté.

« O qu'il a fait voir de bien et de douceur durant tous les jours de notre vie, à ce monde tout blessé, tout languissant, tout désespéré qu'il était pour la grandeur de ses crimes, et qui ne connaissait presque plus son Dieu, parce qu'il s'était éloigné de lui!

« Mais ce benin Dieu n'a pas fait aux hommes selon leurs énormités; au contraire, il les a rappelés lorsqu'ils étaient dans leurs plus grands égaremens, et leur a donné des moyens nouveaux et inouis, jusqu'alors de retourner à lui.

« Je dis des moyens nouveaux et inouis, car où a-t-on vu, où a-t-on jamais lu dans les annales des choses anciennes et des siècles passés, que des rois, des souverains, des princes, des hommes puissans dans le siècle, des personnes nobles de l'un et de l'autre sexe, comblées d'honneurs et de biens, se soient abaissées jusqu'à ce point, que de s'attacher et de se lier de cordes pour tirer des chariots remplis de vin, de froment, d'huile, de chaux, de pierres, de bois, et des autres choses nécessaires pour vivre ou pour bâtir des églises, et traîner toutes choses comme des bêtes de somme de Jésus-Christ?

« Et ce qui paraît en cela de plus agréable, est que le char, pour sa grandeur énorme et pour la pesanteur de sa charge, était quelquefois tiré par mille personnes, et même par un plus grand nombre, il s'y garde néanmoins un silence si profond que l'on n'entend la voix de qui que ce soit, ni le moindre bruit qui se puisse faire, alors même qu'on se parle bas, et il n'y a que l'œil qui puisse découvrir qu'il y a quelqu'un dans une telle multitude.

« Or quand on s'arrête sur le chemin, on n'entend que la voix de ceux qui confessent leurs crimes, et qui offrent une oraison humble et pure à Dieu, pour en obtenir la rémission.

« Là, les prêtres et les curés discourant de la paix qui doit régner entre les fidèles, les inimitiés sont assoupies, les discordes bannies, les offenses pardonnées, les cœurs et les esprits réunis par le lien d'une charité toute chrétienne.

« Que s'il s'en trouve qui soient assez méchans et animés de haine pour ne point pardonner à ceux qui les ont offensés, ou qui refusent d'obéir à ce qui leur est ordonné de la part des prêtres, on rejette aussitôt, comme une chose impure, le don qu'ils allaient offrir à Dieu, et leurs personnes sont séparées avec honte et ignominie de la société d'un peuple si pieux.

« Tandis que ce saint peuple offre sa prière à Dieu, on voit des malades accablés jusque-là de diverses infirmités, descendre sains des chars miraculeux sur lesquels se transportent d'au loin à l'entour, et les matériaux pour bâtir le temple, et les denrées pour nourrir les ouvriers.

« Touchés de la même vertu, les muets sur ces chars miraculeux ouvrent la bouche pour louer le Seigneur, et les évergumènes s'y trouvent délivrés de leurs tourmentantes obsessions.

« Là aussi, vous verrez des prêtres de Jésus-Christ, dont chacun à la conduite de l'un de ces chars, exhorter à la pénitence, à la confession, aux larmes et autres actions d'une vie meilleure, tous ces malheureux pécheurs qui sont là prosternés de tout le corps, et baisant longtems la terre.

« Vous y verrez même les personnes les plus âgées, les plus jeunes, et les enfans du petit âge invoquent à haute voix la Mère du Seigneur; la louer, la bénir, gémir et soupirer vers elle; car personne ne doute que non-seulement ces miracles, mais encore cet édifice, soient son ouvrage, et qu'après son fils on ne doive lui en rapporter la gloire. Elle a rendu d'abord son église de Chartres, et ensuite la nôtre, illustres par tant de prodiges et de miracles. Si j'entreprenais de raconter seulement ceux que j'ai été assez heureux de voir faire durant l'espace d'une nuit, ni ma mémoire, ni ma voix n'y pourraient suffire, et vous n'auriez pas moins de peine à les croire que moi à les rapporter.

« J'entreprendrai néanmoins de vous en faire un récit sincère, et pour continuer le discours que j'ai interrompu, ce peuple si pieux et si fidèle, ayant repris sa marche sous la conduite des bannières et au son des trompettes, poursuit son chemin en traînant ses chars avec tant de facilité, chose tout-à-fait admirable, que ni l'apprêt des montagnes, ni la profondeur des eaux ne pouvant ralentir son ardeur, ni diminuer son courage. Au contraire, comme il est écrit de l'ancien peuple Hébreu, qui entra par troupes dans le fleuve du Jourdain, de même aussitôt que le peuple zélé de nos pays arrive sur le bord de quelque rivière, il y entre sans hésiter, sous la conduite du même Seigneur qui assistait les Hébreux. On nous a même rapporté qu'au lieu dit le port Sainte-Marie, le flux de la mer qui venait à son ordinaire, arrêta soudain ses eaux, pour leur donner le tems et la liberté de passer.

« Certainement ce n'est pas une merveille que de voir des personnes déjà avancées en âge se condamner d'elles-mêmes à un travail si dur et si difficile, afin d'expier le grand nombre de leurs offenses par quelques peines d'un peu de durée: mais qui a porté ces petits enfans à une entreprise qui est au-dessus de leurs forces naturelles? C'a été sans doute ce docteur si aimable, qui a su tirer sa louange la plus parfaite de la bouche et de l'ouvrage des enfans.

« C'est un spectacle qui donne de la joie et de l'étonnement tout ensemble, que de voir ces petits innocens liés avec leurs maîtres, leurs princes, leurs seigneurs, à des chars remplis de matériaux, et les traîner sans se bais-

fer, sans se courber comme font des personnes âgées, mais ayant le corps droit et élevé, comme s'ils ne sentaient point la pesanteur de ce fardeau. Ce qui est encore plus admirable, ils le font avec plus de joie que les vieillards, et marchent avec plus de vitesse."

Suite et fin au prochain numéro.

Si vous vous croyez bien savant, pensez qu'il y en a beaucoup qui le sont plus que vous. IMIT. LIV. I. CH. II.

B U L L E T I N.

Calendrier de 1847.—Propagation de la Foi.—Pères Jésuites décédés au Maduré.—Des sourds-et-muets.

Nous avons cédé à M. E. R. Fabre notre édition du Calendrier de 1847. Ceux qui voudront en acheter en gros ou en détail, pourront s'adresser à ce Monsieur, à sa librairie rue St. Vincent No. 3. Nous observons qu'on a conservé le même format qu'auparavant, afin qu'on pût se servir des mêmes cadres; la typographie en est bien soignée. Les époques ont été révisées en partie pour en ajouter de nouvelles qui convenaient mieux au pays. On a cru aussi devoir ôter les noms des Représentants du Haut-Canada pour mettre à leur place les noms des Examineurs des Instituteurs pour Montréal et Québec, et ceux des Commissaires d'École pour la cité de Montréal. Nous avons continué de donner la rubrique du breviaire dans les colonnes, à côté de chaque jour, en sorte que les prêtres et les ecclésiastiques obligés au breviaire pussent trouver le moyen de préparer facilement leur office.

—Nous accusons avec gratitude la réception du *Family Christian Almanac*. Cet Almanac de poche sera très-commode pour les gens d'affaires; nous regrettons que la liste du clergé catholique n'en soit pas correcte.

—Le tems a toujours été très-doux, pas même de légères gelées pendant la nuit; mais en récompense nous avons eu des brumes fréquentes qui auront dû nuire beaucoup à la navigation. Hier la pluie a été presque continuelle, aujourd'hui elle continue avec plus de force que jamais, accompagnée d'un gros vent du nord-ouest.

—Le bureau de la Propagation de la Foi, clôra ses comptes de recettes pour 1846, le premier de décembre, en sorte que les argens, qui n'auraient pas été envoyés à cette époque, ne seront mentionnés que dans la liste de l'année suivante.

APPERCU

Des aumônes qui ont été données à la Propagation de la Foi à Lyon, par les diocèses de Québec et de Montréal, et des secours qu'ils en ont reçus.

La collecte de Québec s'élève à	44,141 fr. 43 c.
“ Montréal	19,766 fr. 50 c.
“ Toronto	500 fr. “

Le bureau de Lyon a donné:	
A Mgr. l'archevêque de Québec	45,080 fr.
A Mgr. l'évêque de Montréal	28,000
Aux RR. PP. Jésuites	34,500
Aux RR. PP. Oblats	15,000

Aux autres diocèses de l'Amérique Britannique du Nord:	
Terre-Neuve.—A Mgr. Fleming	10,000 fr.
Rivière-Rouge.—A Mgr. Provencher	22,000
Baie d'Hudson.—Aux RR. PP. Oblats	10,000
Nouvelle-Ecosse.	30,000
Charlotte-Town.—Mgr. D. McDonald	7,000
Toronto.—Mgr. Power	16,000
Kingston.—Mgr. Phelan	10,000
Orégon.—Mgr. l'archevêque F. N. Blanchet	23,000

Il faut observer, qu'il ne faut que 22 francs 4 centimes environ, pour faire un louis ou livre courante.

Cet aperçu doit faire voir aux Catholiques Canadiens l'avantage qu'ils ont eu, de s'associer à la Propagation de la Foi de Lyon; nous ne pouvons donc qu'exhorter ceux qui ne sont pas encore membres de cette société, de s'y faire inscrire au plutôt, puisque par là ils coopéreront à la *bonne œuvre*, et participeront aux prières et aux mérites des autres confrères, et surtout à ceux des missionnaires qui n'épar-

gnent point leurs sueurs et même leur sang pour cultiver la vigne du Seigneur.

—On a de tristes nouvelles à annoncer du Maduré, quatre Pères Jésuites y sont morts du choléra; les RR. PP. St. Féréol du diocèse de Grenoble, Audibert ex-supérieur des écoles de Chambéry, O'Kenny irlandais, et Joseph Barret du diocèse de Lyon; cinq autres missionnaires de la même société étaient morts quelque tems auparavant de la même maladie.

—Parmi tous les plans d'éducation qu'on suscite et qu'on adopte en ce pays, on oublie totalement l'intéressante famille des sourds-et-muets; il ne suffit que de voir un de ces pauvres disgraciés de la nature pour les plaindre et les prendre en pitié. Ce que nous allons donner ici, tiré de différens auteurs, pourra peut être engager les amis de l'humanité à faire leurs efforts, afin de procurer l'éducation aux nombreux sourds-et-muets qu'on rencontre dans certaines localités de notre pays; cela est d'autant plus nécessaire qu'on prétend et peut-être avec raison qu'un sourd-et-muet ne peut atteindre à la hauteur des vérités métaphysiques par le simple usage des signes. Ce jeune chevalier qui paraissait si bien instruit, qu'on l'avait admis à la communion, avoua après avoir reconvert l'ouïe, qu'il n'avait jamais compris ce qu'on lui avait dit de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des peines de l'enfer, des joies du paradis, ni enfin aucune chose des vérités de la religion; l'élève de l'abbé Sicard, après toutes les instructions préliminaires se prosterna à genoux, quand son instituteur lui révéla l'existence de Dieu; il veut courir chez lui, pour apprendre à sa mère, à ses frères et à ses sœurs cette grande vérité de l'existence d'un Etre suprême. S'il en est ainsi, combien est-il donc nécessaire de former des écoles pour ces infortunés, qui dans leur état naturel peuvent être si nuisibles à la société, puisqu'il est de plus démontré qu'ils sont naturellement égoïstes, et ne croiraient offenser ni la divinité qu'ils ne connaissent point, ni les hommes qui peuvent les contrarier, en cherchant l'anéantissement de tout ce qui peut leur nuire. Voyons ce que dit Scipion du Roure, célèbre commentateur de la grammaire de son oncle, W. Cobbett:

“L'art d'enseigner à faire parler les sourds-muets est beaucoup plus ancien qu'on ne le pense généralement; cet art admirable fut incontestablement inventé vers le milieu du seizième siècle par un moine espagnol qui le porta à un degré de perfection que, je crois, nous sommes encore loin d'avoir atteint. Ceux qui ne connaissent savent combien je suis éloigné d'être un homme crédule; mais il faut renoncer à croire à tout ce dont on n'a pas été soi-même témoin oculaire, pour douter que le Père Ponce, moine bénédictin du monastère de St. Sahagun, n'enseignât le premier à faire parler les sourds-muets, et non le plagiaire Bonet dont le livre ne parut qu'en 1620. Ceux qui sont curieux de s'en convaincre n'ont qu'à consulter ce grand écrivain et beau génie, le Père Feyjoo, bénédictin d'Oviedo, qui a tant contribué aux progrès des lumières dans sa patrie, par ses travaux littéraires, pendant plus de cinquante années du dernier siècle. Je me bornerai à citer deux ou trois passages assez curieux au sujet du P. Ponce et de son invention. Le premier est un extrait du livre des décès du couvent de Ona où mourut le P. Ponce.

“Obdormivit in Domino, Frater Petrus de Ponce, hujus Omniensis domus benefactor, qui inter ceteras virtutes, quæ in illo maxime fuerant, in hac præcipuè floruit, ac celeberrimus toto orbe fuit habitus, scilicet, mutos loqui docendi. Obiit anno 1584 mense Augusto.”

“Le second: “Noticia de una escritura,” etc.

“Le troisième est un extrait de Morales, célèbre auteur espagnol; voici comment il s'exprime: “Otro insigne espanol, etc. Voyez les quatrième et douzième volumes des Œuvres de Feyjoo.

“Je doute que les élèves de l'abbé Sicard soient assez instruits pour pouvoir, comme ceux du P. Ponce, remplir les fonctions du sacerdoce—ou écrire l'histoire, même en français; et sont, je crois, très éloignées de posséder, même les premiers éléments, des langues latine et grecque:

“Le comble de l'art est d'enseigner, à un sourd-muet, d'articuler, et prononcer distinctement—et c'est l'art qu'inventa le P. Ponce, et non

de parler par signes, art d'une utilité bien plus bornée. Celui qui articule peut se faire comprendre de tout le monde, tandis que celui qui ne fait que des gestes ne saurait l'être que de ceux qui ont appris ce langage : il faut encore que celui à qui il s'adresse puisse le voir distinctement. L'art inventé par le P. Ponce a été pratiqué il y a peu d'années, avec le plus grand succès, par l'ingénieur M. Braidwood à Edimbourg. Il l'est encore par quelques hommes modestes.

« Quand à l'art de parler par signes, à qui pourrait-on en attribuer l'invention ? N'est-il pas évident que le langage d'action nous a été enseigné par la nature elle-même, et avant tout autre ? »

Le texte espagnol dit que des sourds-et-muets de naissance instruits par le P. Ponce savaient articuler, parler, lire, écrire, compter, servir la messe et se confesser, quelques-uns parlaient latin, d'autres grec et latin, ils entendaient l'italien ; ils étaient assez instruits pour recevoir les ordres, tenir un office et un bénéfice dans l'Eglise ; récitaient les heures canoniales ; ils étaient instruits dans la philosophie naturelle, l'astronomie, etc ; ils pouvaient être employés dans les premières places de l'Etat, pouvaient commander dans les milices et les armées, etc.

Ce qui suit est tiré du *Magasin Pittoresque* :

L'abbé de l'Epée évaluait le nombre des sourds-muets à 1 sur 6,000 habitans, et encore trouvait-on alors cette évaluation exagérée. Aujourd'hui les recensements les plus exacts constatent, terme moyen, un sourd-muet sur une population de 1,500 ou 1,600 âmes.

Quelques économistes ont imputé cet accroissement à la croissante dépravation des mœurs, qui ferait porter aux enfans la peine de l'inconduite de leurs parens. Loin d'admettre une cause si déplorable, nous doutons que le nombre des sourds-muets soit en effet beaucoup plus considérable que dans les temps passés. Autrefois les familles, rougissant d'avoir donné le jour à des êtres dégradés dans l'opinion publique, les cachaient à tous les regards comme un sujet de honte. Au contraire, depuis que l'instruction peut les rendre à la vie sociale, et que plusieurs même se sont montrés avec honneur dans le monde, les parens s'empressent de les présenter aux instituteurs.

On n'est que faiblement étonné du grand nombre de sourds-muets, quand on considère la délicatesse et la compléation des parties qui constituent l'organe de l'ouïe. Cet organe est composé de petits osselets déhés, délicatement articulés ensemble, que la plus faible vibration sonore met en mouvement, et qui transmettent ainsi au cerveau, par le nerf auditif, l'ébranlement qu'ils ont reçu du tympan. La plus légère altération dans la structure ou dans le jeu de ses parties si fines, si impressionnables, si sensibles, entraîne la perte de l'ouïe, qui peut être encore plus immédiatement déterminée par la paralysie du nerf.

La cause immédiate de la surdité congéniale (de naissance) semble devoir rester toujours enveloppée de mystère. La surdité accidentelle, qui est encore plus fréquente, provient de différentes causes fortuites, de maladies cutanées, d'éruptions répercutées, d'inflammations, du serofule, de convulsions, etc. Elle survient plus communément dans les premières années de la vie, parce qu'à cet âge, c'est à la tête, que s'opère le principal travail de la nature ; la tête est dans l'enfant le siège de fréquentes éruptions ; elle est aussi le centre des affections nerveuses.

Mais au milieu de toutes les causes de la surdité, on doit placer en première ligne l'influence des climats et des localités. Parmi les faits détaillés, recueillis par l'institution des sourds-muets de Paris, on cite une famille qui, sur huit enfans, compte cinq sourds-muets, tous les cinq nés dans une maison humide et malsaine. La famille qui l'avait habitée précédemment y avait en trois enfans, dont deux sourds-muets.

Nous continuerons dans un prochain numéro un article si intéressant et qui pourra peut être faire plaisir à quelques-uns des membres de notre législation.

— Nous apprenons que M. Guerdet, missionnaire de Salina, dont la santé paraît chanceler, se dispose à aller passer l'hiver dans un climat plus doux. Il est même probable qu'il profitera de ce temps pour faire un voyage en France ; nous souhaitons sincèrement que le repos et

l'air natal soient favorable à ce digne et zélé missionnaire, que de longues et pénibles fatigues ont épuisé à la fleur de l'âge. Ce Monsieur a dernièrement visité Montréal.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— Le samedi 2 octobre, S. Em, le cardinal-archevêque de Lyon s'est rendu à Ecully pour y consacrer la belle église de cette paroisse. De grands préparatifs avaient été faits pour recevoir Son Eminence. La population tout entière avait rivalisé ; Les autorités civiles ont égalé l'intelligente activité d'Edully. Une garde-d'honneur à cheval est allée attendre Son Eminence aux limites de la paroisse.

Son Eminence, accompagnée de M. Baujolin, vicaire-général, et de M. Tamain, son aumônier, est arrivée à cinq heures trois quarts au premier arc de triomphe où l'attendaient le maire, le conseil municipal et les autres autorités civiles.

M. le curé d'Ecully, à la tête de son clergé, attendait au second arc-de-triomphe où Son Eminence s'est revêtu des ornemens pontificaux dans la maison Saumier ; M. le curé a prononcé un discours dont chaque mot était pour ainsi dire un écho de la joie qui animait tous les cœurs. L'on s'est ensuite rendu processionnellement au presbytère où Son Eminence a reçu successivement le maire, son conseil municipal et la commission de construction de l'Eglise.

Le lendemain dimanche a eu lieu la consécration de l'église, cérémonie si belle, si grave et si instructive. Le concours était immense. La beauté de ce nouvel édifice, où le talent de M. Benoist, architecte, s'est déployé de manière à mériter d'unanimes suffrages, une bonne musique, la piété des fidèles, la gravité si digne et si sympathique du prélat célébrant, le bon ordre maintenu par les soins du respectable curé, et du clergé qui l'accompagnait, tout, jusqu'à la beauté de la journée, qui s'est glissée comme une exception entre deux jours de pluie, a fait de cette cérémonie une solennité remarquable dont les habitans d'Ecully conserveront à jamais le souvenir.

*Ami de la Religion.*

On écrit des environs de Boulay, diocèse de Metz.

« Nous avons assisté le 29 septembre, à une solennité trop touchante et trop significative en nos jours d'indifférence religieuse, pour ne pas lui donner tout le retentissement qu'elle mérite.

« Il y avait vingt ans que la paroisse d'Ottenville (canton de Bouley) avait élevé à grands frais une église ; mais des proportions étroites, certains vices de construction faisait regretter aux habitans les sacrifices qu'on s'était alors imposés.

« C'était en 1845. Dix-huit mois n'étaient point écoulés que l'on vit s'élever à la même place un monument que l'artiste ne verra point sans admiration et que le chrétien contempera avec une noble et sainte fièvre.

« M. l'évêque de Metz a compris ce que méritait un fait de cette importance ; répondant aux attentes de la foi de ce peuple, il voulut couronner l'œuvre en venant bénir lui-même cette nouvelle demeure du Seigneur. Il arriva à Ottenville le 19 septembre dans la matinée ; un nombreux clergé, suivi d'une foule immense de fidèles, s'était porté à sa rencontre : le digne pasteur de cette paroisse lui exprima, dans une allocution pleine de foi et d'énergie, sa reconnaissance ainsi que celle de ses paroissiens pour la faveur qui leur était faite ; le prélat a répondu qu'il se trouvait heureux de venir passer un jour au milieu de cette paroisse dont la piété se manifestait d'une manière si éclatante. Puis on se rendit à l'église ; la bénédiction achevée, le prélat officia lui-même ; mais ici son cœur a dû éprouver de grandes consolations. Le pieux pontife eut à distribuer la sainte communion à 600 fidèles.

« Enfin le prélat nous quitta vers quatre heures du soir, ne pouvant assez témoigner tout le bonheur qu'il avait goûté. Ce jour, dont le souvenir réjouira jusque dans leur vieillesse ceux qui en furent témoins, se termina par un salut après lequel on chanta le *Te Deum* pour rendre à Dieu toute la gloire de cette fête. »

ESPAGNE.

— Le vénérable curé de Saint-Louis, Madrid, don Manuel Diego Madrazo, un des trois qui restaient du temps de Ferdinand VII, est mort à Madrid le 11 septembre. C'était un ecclésiastique éminent en science et en vertu, et d'une rare prudence. Il a administré sa paroisse, la principale de la capitale, dans des temps extrêmement difficiles, sachant se concilier l'amour, le dévouement et la vénération de tous ses paroissiens. Il était âgé de 74 ans. Il avait refusé l'évêché d'Astorga auquel le roi Ferdinand l'avait nommé.

IRLANDE.

— Mgr. Crolly, évêque catholique de Cloyne et Ross (Irlande), est mort le samedi 3 octobre, âgé de plus de quatre-vingt ans, à sa résidence de Cowe au comté de Cork. Il était évêque depuis le 22 mars 1833.

SUISSE.

— Mgr. Thomas Ziegler, évêque de Linz, a dernièrement, et malgré son âge avancé, visité le canton d'Ischl, en Autriche. Le vénérable pontife est allé conférer le sacrement de confirmation aux fidèles de cette montagne escarpée. L'église se trouvant beaucoup trop petite pour l'immense affluence de peuple venue de toutes les paroisses des environs, la sainte fonction dut s'accomplir sur la vaste pelouse qui s'étend au-delors de l'église. Une foule

prodigieuse s'y était réunie pour être témoin de la cérémonie sacrée ; indigènes et étrangers y donnèrent des preuves du plus pieux recueillement. Le prince de Hohenlohe, évêque et grand-prévôt de Grosswarlein, qui se trouvait aux bords d'Asch, y était l'objet de la pieuse vénération d'une foule de malades qui sollicitaient le secours de ses prières et ses bénédictions. Le 2 septembre il avait prononcé dans la belle et vaste église paroissiale de Saint-Nicolas, un sermon qui fit la plus vive impression sur ses auditeurs ; il les avertissait de se tenir en garde contre les erreurs et les blasphèmes du siècle S. A. I. et R. l'archiduc François-Charles, héritier présomptif de la couronne impériale, s'était fait un devoir d'assister à ce sermon.

## HANOVRE.

— Les évêques du collège germanique de Rome, qui appartiennent au diocèse de Hildesheim, et qui viennent d'y rentrer, ont reçu de Sa Sainteté de nombreux privilèges spirituels. S. S. a daigné, en particulier, attacher l'indulgence plénière de la bénédiction pontificale à la première messe qu'ils célébreraient de retour dans leur patrie. La joie avec laquelle ces grâces ont été reçues, alarme les protestans ; mais elle leur prouve que ce qu'ils appellent la superstition papistique ne cessera pas de vivre au cœur des catholiques, pas plus en Hanovre qu'en Bavière. Du reste, le roi a défendu à l'évêque aussi bien qu'aux familles d'envoyer désormais des jeunes gens au collège germanique.

## HESSE.

— Le prince co-régent de Hesse se montre de plus en plus sévère dans les mesures qu'il a prescrites à l'égard des germano-catholiques de ses États. Par un récent décret, il ordonne que les enfans de ces sectaires aient à fréquenter les écoles protestantes, et il charge les ministres protestans de conférer le baptême, suivant le rite de leur église, à tous les enfans nés de parens appartenant à cette secte, au plus tard dans les dix mois de leur naissance. Les rongistes seront inhumés dans les cimetières protestans, mais dans un lieu séparé, et moyennant une assez forte redevance à payer au temple duquel dépend ce cimetière. Sous la date du 7 août, le ministère électoral de Hesse a adressé au gouvernement provincial de Marbourg et de Hanau où des communautés germano-catholiques avaient tenté de se former, une instruction qui les oblige à rappeler aux sectaires que toute reconnaissance ou tolérance est refusée, et à leur donner connaissance du décret précité, relatif à leurs enfans. En même temps, il leur sera adressé des exemplaires d'un écrit rédigé sous les auspices du gouvernement, où l'on prouve l'incompatibilité des doctrines de l'assemblée de Leipsick avec le christianisme. On leur déclare en même temps qu'eux-mêmes ne sauraient être considérés comme chrétiens. A fin de mieux assurer la stricte exécution de ces mesures, on a remplacé par d'autres fonctionnaires les directeurs des collèges provinciaux qui avaient plus ou moins conjuvé à la formation de communautés rongistes dans ces deux villes.

## NAPLES.

— Dès les premiers siècles du christianisme, il existait à Naples, près de l'entrée de la célèbre grotte de Pozzuolo, une chapelle consacrée à la très-sainte Vierge. Détruite plusieurs fois par des tremblemens de terre ou par des inondations, elle fut toujours rebâtie. Plus solidement reconstruite en 1353 avec le produit des aumônes qu'allait solliciter de tous côtés une noble et pieuse femme animée d'un saint zèle, la sœur Marie de Durazzo, cette chapelle fut successivement agrandie ; et elle est aujourd'hui le vénérable sanctuaire où, d'après un antique usage, se célèbre solennellement, au 8 septembre, la fête de la Nativité de Marie.

La piété de rois des Naples s'est jointe à la dévotion du peuple pour donner à cette fête toute la pompe que l'éclat d'une cour brillante peut lui prêter. Ce fut Charles III qui rendit particulièrement cette solennité si splendide. Après les glorieuses victoires qui assurèrent le repos de ses États, ce religieux monarque qui avait imploré la protection de la sainte Vierge, ordonna, en exécution du vœu qu'il avait, que chaque année l'armée prendrait part à cette fête, et que ses successeurs se rendraient à la chapelle de *Piè di Grotta*, entourés d'un grand appareil militaire.

Cette année, cette solennité, tout à la fois chrétienne et nationale, a été célébrée avec un surcroît de magnificence. Quarante-neuf bataillons de troupes de ligne tenue, trente-deux escadrons de cavalerie et vingt batteries y ont pris part. Dix-neuf vaisseaux de guerre de la marine royale étaient rangés le long de la côte, faisant face aux masses de cavalerie et d'infanterie échelonnées dans la belle rue de Chiaja. L'escadre française s'apercevait dans le lointain de la rade.

Le roi, la famille royale et M. le prince de Joinville ont d'abord assisté au défilé des troupes, de l'un des balcons du palais. A quatre heures, S. M., accompagnée des membres de sa famille et du cortège royal, s'est rendue, selon l'usage, à la chapelle de *Piè di Grotta* où elle a reçu la bénédiction du saint-sacrement. Le concours de peuple que cette grande solennité attire habituellement à Naples était immense.

## PIÉMONT.

— Depuis plus de trois siècles, on conserve à Bene, dans l'église des pères mineurs de l'Observance, les reliques de Paule Gambarà, épouse de Louis Costa, ancien comte de Bene. Modèle, durant sa vie, de toute perfection, de toute vertu, charitable surtout et compatissante aux populations du pays et pour celles des contrées éloignées qu'attirait sa réputation de sainteté ; et déjà l'on parle de nombreuses grâces obtenues par son intercession dans le ciel.

Enfin, par une bulle pontificale du 14 août 1845, le Pape Grégoire XVI l'a

proclamée bienheureuse, et un solennel *triduo* vient d'avoir lieu les 13, 14 et 15 septembre, pour célébrer un si heureux événement. L'éclat de cette pieuse fête a été rehaussé par la présence de deux prêtres ; l'administration civile y a ajouté des feux d'artifice, une brillante illumination et de remarquables mélodies. On n'oublia par les pauvres, ces fils de prédilection de l'illustre dame admise dans le chœur des bienheureux. Une loterie fut tirée en leur faveur, et à ceux que le sort ne favorisa pas on donna un pain.

Innombrable fut le concours des populations durant les trois jours, particulièrement le dernier, où l'on porta en procession les reliques de la bienheureuse, renfermées dans une châsse très-élégante.

On ne pourrait assez admirer le pieux empressement des populations et leur attitude recueillie ; parmi une aussi grande foule, dont il y a peu d'exemples, la tranquillité n'a cessé d'être parfaite, et aucun accident n'est venu attrister une fête destinée à faire époque dans les fastes de la cité.

## AUTRICHE.

— Après s'être démis du gouvernement général de la Gallicie, l'archiduc Ferdinand d'Este a disposé des propriétés qui lui appartenaient aux environs de Lemberg. S. A. R. en a fait don aux Jésuites, en joignant encore à cette pieuse libéralité un capital considérable. Ce prince laisse de profonds regrets à ses anciens administrés ; il va passer le reste de ses jours à Modène, sa ville natale.

## NOUVELLES DIVERSES.

## CANADA.

— Un nouveau journal, qui est une vraie curiosité dans l'histoire de la périodique, commence à paraître à Calcutta, sous le titre de *Soleil de l'Inde* (India Sun). Le premier numéro a été publié le 11 juin. Il est imprimé sur grand in-folio, a dix pages d'impression, à cinq colonnes est consacrée à une langue différente ; l'anglais occupe celle du milieu, de deux côtés sont les colonnes consacrées au bengali et à l'hindoustani. Les mêmes articles sont tantôt traduits, tantôt analysés dans les colonnes en regard. L'éditeur est un savant indigène. La feuille paraît une fois par semaine.

Le bruit court en ville que lord Elgin ne vient que par le Steamer du 4 décembre. Qu'il doit se marier avec lady Lampton, la fille de feu lord Curham, avant son départ. Que la comtesse Elgin demeurera en Angleterre jusqu'au printemps. Qu'elle viendra alors rejoindre son mari en Canada.

— Un vol a été commis, vendredi soir au magasin de MM. Armour et Ramsay, rue St. François Xavier, les voleurs sont entrés par derrière en enlevant un des panneaux de la croisée ; ils ont pris une petite somme d'argent.

— Le *Comwell Observer* nous apprend qu'un M. Baker, de l'Eastern district Haut-Canada, a découvert une veine d'argent sur sa terre. Cet argent est pur et d'une qualité supérieure, ne donnant pas moins de 65 per cent de métal.

*Les journaux en Europe et en Amérique.* — Le *Times de Londres*. — Il y a quelque temps nous donnions à nos lecteurs, une statistique intéressante du nombre des journaux dans les différens pays civilisés ; aujourd'hui nous recevons encore sur ce sujet, pour dire un mot sur quelques journaux d'Europe, pour causer du journalisme, pour parler de son état en Canada, de son influence et de son avenir.

On peut bien juger de l'éducation d'un pays, par ses journaux, car le journal est le chemin de fer de la pensée ; il arrive à toutes les extrémités d'une nation, il se répand, il circule, il atteint tout le monde qui sait lire ; et quel est celui qui sait lire qui n'est pas curieux de lire le journal, de suivre pas à pas les événements, d'assister comme témoin aux scènes de la vie des peuples et des pays divers, aux progrès de la politique et de l'industrie, des sciences et des arts ?

Ce serait un tableau plein d'intérêt que celui qui nous dirait le journalisme depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à ce jour ; si jamais nous le rencontrons, nous le publierons certainement.

En Europe, c'est en Angleterre que le journal a pris les plus grandes proportions. En France, depuis 1830, il a fait des progrès remarquables. Dans ces deux pays en conséquence de l'étendue des lumières, des droits du timbre, etc., l'établissement d'un journal est très difficile et dispendieux. Ils sont généralement aussi l'œuvre de plusieurs associés, qui possèdent et des capitaux considérables d'argent et d'intelligence. Le moindre journal en Angleterre et en France est conduit par plusieurs individus et alimenté par une collaboration nombreuse. Dans ces pays éclairés, les premiers hommes de la nation, les savants, les ministres eux-mêmes écrivent dans les journaux. Il en est de même aux États-Unis.

Chez nos voisins, comme en Europe, la presse est véritablement un quatrième pouvoir dans l'état. Le public qui lit le journal est beaucoup influencé par une discussion active et éclairée. Il se rampe autour des journaux comme autour d'un drapeau. Nos lecteurs savent l'influence de la presse aux États-Unis, d'autant plus puissante qu'elle couvre la surface entière du pays. Il n'y a pas un petit village, qui n'ait son journal et souvent deux et trois. Le moindre fait politique fait le tour de l'union presque simultanément, surtout aujourd'hui grâce au télégraphe électrique. Dans un pays éclairé, la publicité est nécessaire à toutes les industries, aux métiers, aux professions, aux arts, à tout le monde.

L'annonce alimente le journal et tout le monde annonce.

industriels, les négociants opulents jusqu'au plus obscur trafiquant, au plus pauvre métier. C'est là ce qui explique les succès des journaux en Europe et aux États-Unis. C'est là aussi ce qui explique les efforts, les prodiges, les merveilles qu'ils font aujourd'hui pour répandre les nouvelles.

Les grands journaux en Angleterre, en France et aux États-Unis ont des courriers particuliers et des correspondants dans toutes les parties du monde. On sait ce que sont les journaux de New-York pour avoir les nouvelles de bonne heure. Ils ont des *pilot-boats*, qui croisent sur les côtes, pour s'emparer de la moindre information et la faire parvenir au bureau du journal. Le *New-York Herald*, la *Tribune* et le *Courier and Enquirer* dépensent plusieurs mille dollars par an pour cet objet.

Mais c'est le *Times* de Londres qui fait les plus grands prodiges. Peu de gens connaissent ce qu'à fait ce journal et les services qu'il a rendus. Durant la dernière guerre avec la France, les propriétaires avaient à leur service, un des plus fins voiliers de l'époque, pour porter leur dépêches, et le plus souvent le *Times* annonçait les nouvelles au gouvernement même.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une description de l'établissement du *Times* en 1846. Il est situé dans un des quartiers les plus noirs de la ville de Londres. Quand vous arrivez au *Printing house square*, tout est si sombre et si tranquille que vous ne vous doutez guère que vous approchez du lieu où s'imprime un journal et où se font des affaires, sans exemple dans les annales du monde. Mais bientôt le bruit de la presse à vapeur, et les légions de *newsmen* que vous rencontrez avec des charges de journaux tout frais et humides vous font reconnaître que vous arrivez aux bureaux du *Times*.

Commençons par la *counting house*; c'est une petite bâtisse en brique, à un seul étage, ayant au-dessus de la porte l'inscription: *Bureaux du Times. Salle du soir*. Vous entrez: Il y a au comptoir 3 à 4 commis qui mettent en ordre et arrangent les milliers d'annonces qui paraissent chaque jour dans le *Times*. Les annonces sont toutes payées comptant. A côté du *counting house* est la *press room* et l'imprimerie. Il y a là, 3 machines, qui emploient chacune 5 personnes. En ce moment on en monte une nouvelle qui frappera 8000 feuilles par heure! Il y a quelques années 300 copies par heure, c'était beau, mais le progrès... Le *Times* frappe par jour 25 à 30,000 copies et quand il y a un supplément c'est le double.

Tout est conduit dans le plus grand ordre aux bureaux du *Times*. Chacun a son département et on ne parle pas dans l'imprimerie. Les employés ne connaissent pas ce qui se passe, ils sont en trop grand nombre et tout est divisé de manière qu'il n'y connaît rien. Le rédacteur en chef n'est pas connu des employés. Il y a au *Times* 120 compositeurs qui travaillent au papier. Quand aux rédacteurs et collaborateurs, ils sont en grand nombre. Il y en a un appelé, *City Editor*, qui s'occupe des nouvelles locales et de la ville; Il y en a plusieurs chargés du département littéraire; d'autres, de la critique littéraire et musicale; d'autres aux arts; d'autres à la politique, aux nouvelles religieuses; d'autres aux nouvelles étrangères et des campagnes. Enfin il y a ceux qui sont chargés des finances.

A part de tout ce monde, il y a encore des gens qui écrivent à la ligne *penny a liners*, les accidents, crimes et faits divers. Il y a ensuite les *Reporters*, qui sont ceux qui prennent les notes au parlement; ils sont très-instruits et doivent tout connaître. La seconde classe sont les *law reporters*, qui rapportent les procédés des Cours. Le corps parlementaire des *Reporters* du *Times*, se compose de 20 membres. Ils écrivent en sténographie. Généralement il ne prennent que les discours les plus remarquables, à moins que ce ne soit sur quelques grandes questions; alors ils rapportent tous les débats. Les *Reporters*, se succèdent au parlement tous les quarts-d'heure.

Tout le monde connaît avec quelle rapidité les nouvelles les plus importantes sont publiées par le *Times* souvent plusieurs heures avant que le gouvernement en ait eu connaissance. Nous ne citerons qu'un exemple de cette merveilleuse rapidité.

Lors de la première division dans la chambre des Communes sur les *Corn laws*, un messenger spécial fut envoyé par sir Robert Peel à *Osborne House*, île de *Wight*, avec le résultat du vote pour l'information de Sa Majesté.

Le *Times* contenant tous les débats avec la division, *of course*, fut aussi envoyé par Express à un correspondant à Portsmouth, qui avait un Steamer prêt à traverser le fameux journal, qui fut remis en toute hâte à Sa Majesté. Quand le Messenger de Sir Robert Peel arriva, Sa Majesté lui dit de remercier son premier ministre de sa politesse, mais elle ajouta qu'une demi-heure auparavant, elle avait reçu une copie du *Times* contenant tous les divisions!

Parmi les items de dépenses du *Times*, il y en a un que nous mentionnons c'est celui de £12 par semaine pour les cabs qui transportent continuellement les Editeurs et *Reporters*. Les profits du *Times* par année excèdent £50,000 sterling!

Maintenant que Diable voulez-vous que nous fissions des journaux en Canada, après avoir parlé des premiers journaux du monde? Ici en conséquence du manque d'éducation, la circulation des journaux est petite, et la publicité des annonces très-restreinte. Le journal ici est presque toujours une entreprise individuelle, et on ne conçoit pas toutes les misères que doit avoir un seul individu à faire son journal. Si le public connaissait ce qui en est, il serait moins exigeant et plus indulgent.

Dans un prochain article, nous parlerons du journalisme en Canada, et de son avenir.

FRANCE.

— Madame la marquise de la Roche-Fontenelle, née de Morard d'Arce,

issue d'une des plus anciennes familles du Dauphiné, vient de succomber à quatre-vingt-deux ans après une longue maladie. Entourée de ses enfants, munie des dernières consolations de la religion et ayant toutes ses facultés, elle a terminé au milieu d'affreuses souffrances, avec la plus entière résignation, une vie toute pleine de souvenirs que conservent ceux qui l'ont connue. Veuve de M. le marquis de La Roche-Fontenilles, lieutenant-général, elle est la dernière des dames qui étaient attachées à S. A. R. Madame Elisabeth de France.

ANGLETERRE.

— Il se forme maintenant à Londres une société, au capital de £200,000, pour la fabrication du pain de froment de première qualité à 4 penny les 4 livres, avec un bénéfice net de 5 pour cent. Il y aurait, pour le consommateur, une économie de 2½ sur le prix actuel.

IRLANDE.

— Les nouvelles d'Irlande sont de plus en plus désastreuses; partout la famine et l'émeute, la révolte à main-armée. A Tuam, les paysans sont entrés dans la ville, malgré la lutte désespérée des soldats et des citoyens, et le pillage a été général; tout le bétail que contenait la ville a été enlevé en plein jour.

Les nouvelles de Dungarvan, du 5 octobre, disent qu'on ne peut plus savoir où s'arrêteront les désastres; des milliers d'individus n'ont plus pour subsistance qu'un repas de fèves de choux et un peu de sel dans les vingt-quatre heures. Ils demandent du travail et une paie qui leur permette de nourrir leur famille. On leur a offert 10s. par jour; ils ont refusé, sur cette somme, au prix où se trouve le maïs, la nourriture la moins chère, est encore insuffisante pour nourrir même un seul homme. Des bandes de paysans armés parcourent le pays et jettent la menace et l'intimidation chez les fermiers, en leur enjoignant de ne pas payer leur rente. Plusieurs arrestations ont été faites; les soldats parcourent les campagnes toutes les nuits. 700 hommes, militaires, policemen, dragons et cavalerie, campent dans la ville; mais des rumeurs circulent qu'un corps de 8,000 paysans armés sont arrivés à Bagginamatt, à neuf milles de Dungarvan. 500 hommes choisis parmi l'infanterie, les dragons et la police, sous les ordres du général Charles O'Donnell, accompagné de P. C. Howlew, de la marine royale, ont quitté Dungarvan pour marcher au devant de cette bande de paysans. Plaise à Dieu qu'une effroyable collision ne suive pas cette rencontre! L'agitation des esprits est au comble.

Les nouvelles reçues de Tipperary sont plus mauvaises; dans les conflits qui ont eu lieu à Castle Connel, plusieurs hommes de la troupe, de la police et des paysans ont été tués. Les détails de cette conflagration générale, où les armes ont été alternativement tirées par les soldats, contre la police, par la police contre les paysans et les soldats; et par les paysans contre les soldats et la police, sont affreux. C'est la guerre civile avec toutes ses atrocités, ayant pour cortège la famine, la rébellion et la mort.

Chateaubriand.— On lit dans la Presse:

« Nous apprenons que M. le vicomte de Chateaubriand, en revenant d'une visite qu'il était allé faire ces jours-ci à Mme. Récamier, a failli être tué par les chevaux de sa voiture. Il était descendu près du Champ-de-Mars, et il allait remonter dans sa voiture, lorsque les chevaux ont fait un mouvement et l'ont renversé. M. de Chateaubriand reçut dans sa chute une assez forte contusion au cou, et on a eu un moment des craintes sérieuses.

« Nous sommes heureux d'annoncer que ce matin son état ne donnait plus aucun inquiétude »

— M. O'Connell a adressé une lettre au secrétaire de l'Association du *Repeal* dans laquelle il donne quelques avis aux propriétaires irlandais dans les circonstances fâcheuses où se trouve la population, par suite de la famine. M. O'Connell pense que l'intervention du gouvernement est absolument nécessaire et que les plans adoptés pour procurer des travaux à la classe ouvrière au moyen d'emprunts sont insuffisants et illusoire. M. O'Connell voudrait que les personnes aisées de chaque localité envoyassent des Députés à Dublin afin d'adopter un système complet de secours, auxquels contribueraient le gouvernement et les particuliers. Cette réunion de députés devrait s'adresser au ministère et à la couronne elle-même, pour solliciter la réunion immédiate du parlement. Une demande ainsi adressée ne pourrait manquer de réussir. Du reste, l'association du *Repeal* diminue tous les jours et un grand nombre de personnes demarquent leur radiation.

ALLEMAGNE.

*Subsistances*.— Les craintes de disette ne sont pas moins vives en France et en Allemagne qu'en Angleterre.

Dans les états du Nord, le seigle et la pomme de terre ont totalement manqué. C'est la nourriture ordinaire des populations. On est donc obligé de se rejeter sur le froment, dont l'excédant est destiné chaque année à l'exportation pour les ports septentrionaux de la France. Cela explique la hausse extraordinaire des prix du blé sur les bords de la Baltique, et l'inutilité des demandes faites sur les marchés de ces pays par le commerce français et anglais.

Mais l'Allemagne méridionale a à son tour les plus vives alarmes. Les gouvernements se sont émus.

Déjà le grand-duc de Bade a décrété la libre importation des grains et des farines étrangères.

Le gouvernement de Wurtemberg, par ordonnance du 14 septembre, a également permis l'entrée, libre de tout droit, des farines et produits farineux étrangers, jusqu'au 1er mai 1847.

Revue Canadienne.

En Bavière, des habitants aisés de Nuremberg viennent de fonder une association pour l'achat des grains. Cette société, qui a reçu l'autorisation du roi, fera fabriquer du pain qui sera vendu aux classes pauvres au-dessous de la taxe.

En Angleterre, les événements d'Irlande révèlent une actualité de disette effrayante.

## PRUSSE.

— On écrit de Berlin à la *Gazette de Cologne* :

« On parle d'une note collective que les trois grandes puissances du Nord vont adresser, sous peu, aux cabinets de Paris et de Londres, au sujet de la dernière insurrection polonaise et de l'occupation de Cracovie qui en a été la conséquence. Cette note a été provoquée tant par le dernier discours de Lord Palmerston à la chambre des communes que par les instructions qu'il a transmises aux ministres britanniques à Vienne, à Berlin et à Saint-Petersbourg, instructions qui leur enjoignaient de demander des explications sur la violation du traité de Vienne, et qui ont amené un échange de notes et plusieurs conférences. Il a été déclaré aux représentants de l'Angleterre que les trois puissances qui, depuis le commencement de cette affaire, ont agi de concert, répondraient aussi *solidairement* de ce qui s'était passé et qu'elles répliqueraient aux demandes d'explications de l'Angleterre par une note collective. Voici ce qui a transpiré sur le contenu de cette note : On y reconnaît la validité obligatoire des traités, mais on s'efforce en même temps de prouver que les mesures prises par les trois puissances protectrices n'ont été adoptées que pour le bien de Cracovie et ne sont nullement une violation. Quant à la politique suivie par chacune des trois puissances à l'égard des provinces polonaises, la note déclare qu'elle n'est pas du ressort d'intervention étrangère ; que chaque état est maître chez lui et qu'il n'y a ni dans le droit des gens, ni dans les traités aucune disposition qui autorise une intervention étrangère à cet égard. »

## SUISSE.

*Révolution à Genève.*—Ce que les corps francs n'ont pu imposer à Lucerne, si glorieusement défendue par ses milices et ses citoyens catholiques, les démocrates de Genève, c'est-à-dire la population du faubourg Saint-Gervais, amentée et dirigée par les radicaux Fazy et deux de ses amis, viennent de le faire triompher dans Genève. En moins de trois journées, après des barricades, les coups de fusil des insurgés, la canonnade et tous les autres moyens d'attaque ou de défense sur les ponts et à travers les rues de la ville basse, le gouvernement légal et très-modéré de ce canton, a été renversé. La ville et toute l'autorité sont entre les mains des radicaux victorieux. Les ponts sur le Rhône ont tous été détruits, les blessés sont très-nombreux, les victimes ne sont pas rares non plus, c'est dire que cette victoire de la démocratie a été sanglante.

Voilà donc la guerre, et la guerre la plus acharnée, que l'on inaugure en Suisse entre les divers cantons. C'est pour être restée dans la modération que Genève est ainsi traitée par le radicalisme des émentiers des faubourgs. Que Lucerne et les autres cantons catholiques entendent la signification qui leur est faite !

## POLOGNE.

— Le bruit court que le gouvernement anglais a recommandé au sénat de prendre une attitude fière et indépendante vis-à-vis des trois puissances protectrices. Malheureusement les circonstances actuelles et la faiblesse du sénat ne lui permettent pas de prendre une pareille attitude. On a parlé récemment de nouvelle menées de la propagande polonaise. On ne conçoit guère comment, eu égard à l'activité que la police déploie partout, des émissaires peuvent se glisser dans le pays sans être aperçus.

— On écrit de Rome, le 12 septembre :

« M. le comte de Lutnow, ambassadeur autrichien, est, dit-on, rappelé.

« M. le comte Rossi, ambassadeur de France, doit partir prochainement pour Paris. Il sera de retour à Rome vers le mois de novembre, époque de la prise de possession de Saint-Jean-de-Latran par le nouveau Pape.

## HUGUES LE DESPENSIER.

## VIII.

## INJUSTICE.

## Suite.

Deux jours après ces événements, le bon Fier-à-Bras ouvrit les portes du château d'Estreham à la troupe anglaise. Elle sortit avec le malheureux Jospatriek, qui, mis au pain et à l'eau par le sévère géant, tandis que ses soldats faisaient chère lie, était dans un état de faiblesse et d'épuisement à faire pitié, et ne cessait de gémir que pour maigrir sur le brancard où il était couché, porté par quatre des siens. Une chose le consolait cependant, c'était d'être rentré en possession du bienheureux quartaut, que le colosse lui avait rendu en lui disant, en termes assez brutaux, d'aller le vider ailleurs. Messire Jospatriek n'avait pas besoin d'y être excité ; à peine hors du château il tendit au fidèle Gérold son hanap, qu'il vida plus consciencieusement que jamais en jurant toutes les puissances infernales de détruire de fond en comble le manoir d'Estreham et ses seigneurs jusqu'à la dernière génération. Dans ces dispositions charitables

et bienveillantes, il suivait le chemin qui conduit à la ville de Caen.

Il était en route depuis une demi-heure environ ; déjà il pouvait voir au loin derrière lui bluir la colline qui couronne le château d'Estreham ; une troupe nombreuse s'avancait en sens contraire. Bientôt on entendit le hennissement des chevaux, on vit étinceler l'acier des heaumes et des lances. Un des soldats anglais, tireur d'arc du Wiltshire et doué d'une excellente vue, s'écria qu'il apercevait la bannière royale, un instant après on pouvait en effet distinguer un grand étendard déroulant au vent des prairies ses plis de pourpre, sur lesquels étaient brochés en or les trois léopards. Cette vue rendit subitement messire Jospatriek à lui-même. Il se fit hisser sur son cheval, qui témoigna par ses ruades avec quelle peine il reprenait la lourde charge dont il s'était débarrassé l'avant-veille avec tant de plaisir ; mais il lui fallut se soumettre et prendre la tête, et la troupe avec son maître, qui avait encore une fois demandé à Gérold quelques gorgées du vin d'Anjou, seulement pour se remettre les esprits.

Le thaïe fut bientôt en présence du roi d'Angleterre et d'une escorte brillante où se trouvaient Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, et la fleur des nobles qui avaient tiré l'épée à la bataille d'Haslings. Ce qui s'était passé l'avant-veille sous les murs du château d'Estreham était arrivé aux oreilles de Guillaume par les soldats normands de l'escorte du comte de Northumberland, et il paraissait vivement irrité contre les défenseurs du château et contre le malencontreux épouseur. Il lui ordonna en termes brefs de tourner bride pour comment il traitait ceux qui osaient résister à ses volontés ; mais ayant aperçu le quartaut de vin d'Anjou et devant combien ce quartaut avait été contraire à ses desseins, il le fit défoncer à coups de hache d'armes par un homme de sa suite. Il eût fallu voir la piteuse figure de messire Jospatriek pendant que le vin s'échappait entre les douvelles disjointes en arrosant le chemin. La perte de son sang n'eût pu lui arracher plus de preuves de sensibilité. Quand le tonneau fut entièrement à sec, le pauvre lord poussa un gros soupir et vint, la tête basse, se mêler au cortège.

Il arriva devant le château d'Estreham, qui, cette fois, semblait préparé à la défense. Les ponts-levis étaient levés, toutes les portes masquées, et les fossés se montraient dans toute leur béante profondeur.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Guillaume plein d'irritation et de surprise, par la resplendeur de Dieu ! nous entrerons par la brèche. Je ferai raser ce château et semer du sel sur ses ruines. Sonnez trompettes !

Une bruyante fanfare se fit entendre, et au haut des murailles, sur les créneaux, une forme colossale se dessina, produisant parmi les chevaliers normands une impression de fureur instinctive. Le géant agita en l'air la bannière de ses seigneurs, l'amena ; et cria de cette voix que nous avons déjà entendue :

— Abaissez les ponts-levis !

Un bruit de chaîne et de poulies succéda, et bientôt le chemin fut ouvert au roi d'Angleterre. Le bon Fier-à-Bras était descendu dans la cour pour le recevoir. Le géant n'était plus pour tous les seigneurs présents qu'un sujet d'étonnement ; mais les chevaux avaient de la peine à s'accoutumer à sa vue. Celui de Guillaume, au moment de passer, se cabra et refusa d'avancer. Le géant mit un genou en terre, et puis disparut sous le ventre de l'indocile animal. Un instant après, Guillaume se sentant emporté en avant, traversait le pont de bois, le porche, et était déposé doucement avec son cheval au milieu de la cour. Quand il eut fait ce tour de force, qui provoqua de toutes parts des cris de surprise et d'admiration, le géant s'agenouilla de nouveau devant le Roi.

Le conquérant, qui n'avait pu se défendre d'un moment d'inquiétude, sourit et jeta à l'héroïne une bourse bien remplie.

— Tu es une monture fort douce, dit-il ; je suis sûr que mon cheval est de cet avis. Mais je ne voudrais pas l'y habituer, de crainte qu'un de ces jours il ne veuille me monter sur le dos. Quel est ton nom et ton pays ?

— Sire, répondit le colosse, qui devenait gauche en parlant, je suis Gandolphe, surnommé Fier-à-Bras, aussi bon Normand que personne, et de race libre. Mon quadrisaïeul, plus grand et plus fort que moi, traversa la mer avec le seigneur Anchtill, depuis lors, de génération en génération, nous sommes gardiens de ce domaine, et nous tenons des seigneurs une petite ferme pour récompense de nos services militaires.

— Et que penserais-tu si je te confiais la garde de ma personne, en te donnant, au lieu d'une ferme, un beau domaine ; car, dit Guillaume avec intention, je crois que ton service est fini dans celui-ci.

— O sire ! dit le pauvre géant, qui se mit à pleurer avec tout l'a-



bandon d'un enfant, écoutez d'abord mes bonnes maîtresses, pardonnez-leur, et après je serai tout à vous.

En parlant ainsi, Pier-à-Bras désignait trois femmes entièrement voilées et en habit de voyage, qui se tenaient au bas du perron, prêtes à monter sur leurs mules. Guillaume jeta de ce côté un regard de mécontentement; cependant, obéissant aux lois de la courtoisie, il descendit de cheval, ce qui fut à l'instant imité par tous les seigneurs de sa suite, et s'avança vers les dames du château.

*La suite au prochain numéro.*

### NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville, le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier.

**TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.**

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers. Cette importation se compose de

#### CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs  
 " DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.  
 (couleurs assorties) " en or et couleurs.

#### GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.

" Damas brochés en or et couleurs.  
 " " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix.

#### GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

#### ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

LES Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.  
 LES Voilés portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

#### ETOFFES A ORNEMENS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reflets riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bien-reillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St.  
 New-York.

### DERNIEREMENT RECUS ET A VENDRE CHEZ LE SOUSSIGNÉ.

UN grand assortiment d'ornemens d'Eglise, consistant:  
 En Chasubles, Chapes, Croix pour chasubles, voiles pour le Sacrement, St. Garnitures de dais, Etoffes pour chapes, etc.

UN superbe ornement, imitation de drap d'or, embossé, consistant en une Chasuble, deux Dalmatiques et trois chappes.

TROIS superbes BANNIÈRES adaptées pour la ST. JEAN-BAPTISTE.

VERGES en plâtre de différentes grandeurs.

Galons et Franges d'or, Encensoirs et Boîtes à Saintes Huiles.

Livres de vie en bazane et dorés.

LS. DELAGRAVE.

No. 60, Rue des Commissaires,  
 Montréal, 29 octobre 1846.

### BOIVIN, ORFÈVRE.

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, ensuite qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

### AVIS AUX MM. DU CLERGÉ.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

### AVIS.

A VENDRE, A PRIX COURANT, ou à échanger contre un bon PIANO, un HARMONIUM neuf et qui vient d'être importé directement de Paris. Cet HARMONIUM est dans l'état le plus parfait, contient TROIS REGITRES et est admirablement adapté pour une chapelle ou une petite église.

S'adresser à ce Bureau.

### ATELIER DE RELIEUR.

#### CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

### —ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

### —AUSSI—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui ont leur sera indiqués, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Parage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.  
 Montréal, 29 juin 1845.

### PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 69.)

Vis-à-vis J. Roy, Fer, marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Malades.  
 DR. PICAULT.  
 22 juin. Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

### PHARMACIE.

Corn des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Dieu) et ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

### DROGUES, PREPARATIONS CHIMIQUES,

MEDECINES PATENTÉES,

PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,

ETC., ETC., ETC.

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—AUSSI.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.  
 Le Dr. COTÉ à son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine  
 Montréal, 10 Juillet 1846.

### BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA

### CITÉ ET DISTRICT DE MONTREAL.

AVIS.

PATRON,

Monseigneur l'Evêque Catholique de Montréal.

### Bureau des Directeurs.

W. Workman, Prés.  
 A. LaRocque, V. Prés.  
 John E. Mills,  
 Jacob DeWitt,  
 Joseph Bourret,  
 P. Beaubien,  
 L. T. Drummond,  
 H. Judah.

Francis Hincks,  
 H. Mulholland,  
 L. H. Holton,  
 John Tully,  
 Damase Masson,  
 Joseph Grenier,  
 Nelson Davis.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET que payent cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Règlements, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUTS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,

JNO. COLLINS,

Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46, Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

### FRENIÈRE

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapiserie.

2 octobre 1846.—6m.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

### AGENS DES MELANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire	Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire.	Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège	Ste. Anne.
Val. Guillet, écuyer.	Trois-Rivières

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELENGER, PRÊTRE. EDITEUR  
 IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.